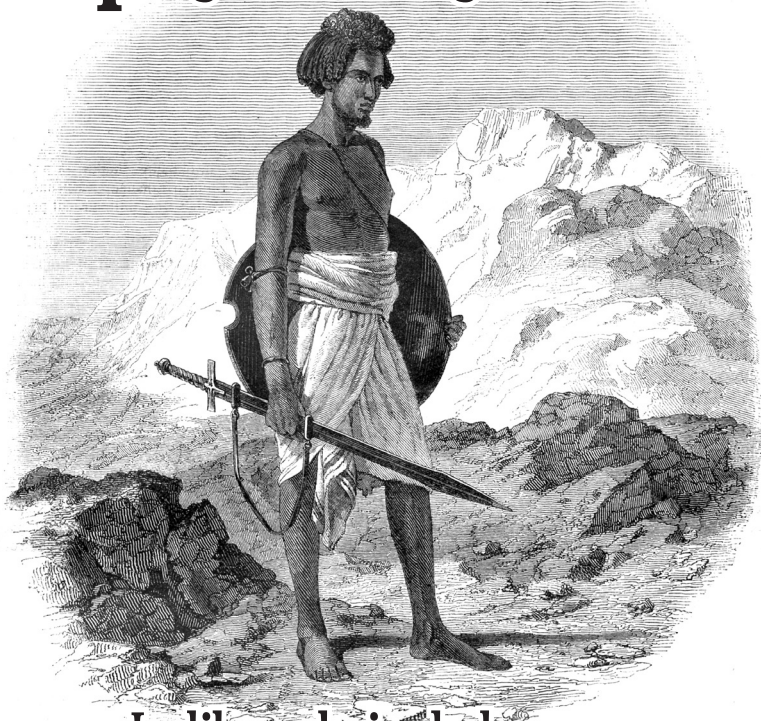


Intersection 1



Le libre choix de la race

(Un guerrier de la tribu des Ababdeh. — Dessin d'après nature, par M. Prisse.)

« Il y a dix ans, dans la même réunion qu'aujourd'hui, si on avait dit "blanc", les gens auraient cassé le mobilier. Aujourd'hui, grâce aux Indigènes de la République, grâce à Houria, on peut dire "les blancs", tout le monde comprend qu'il ne s'agit pas de couleur de peau mais d'une race qu'on est tout à fait libre de quitter. »

Éric Hazan, Lieu Dit, 17 mars 2016.

On vit donc une époque formidable. On sait maintenant que la race c'est pas grave, on est libre de la quitter. Grâce à sa baguette magique, Houria Bouteldja a fait de la race un choix, l'effet d'une liberté. Et Hazan, ça lui plaît, la race au choix et à volonté. Il faudrait l'annoncer à la Vénus hottentote, ainsi qu'à tous ceux qui ont subi les mesures scientifiques des biologistes du XIX^e siècle, et puis aux « non-blancs » d'Afrique du Sud, à ceux qui ont été considérés comme juifs par les nazis, etc. On ne comprend pas bien, cela dit, si la race a toujours été un libre choix, ou si cette liberté est liée à l'usage qu'elle fait du terme. Beaucoup de bruit pour rien jusque-là alors, si la race ce n'est que ça. « *A treize ans, j'ai choisi d'être belle* » disait Isabelle Adjani dans un tabloïd, ici on choisit donc sa race et on la quitte, à loisir. Et l'antisémitisme, chez Hazan, est-il un choix ? Est-on libre de le quitter ?

Mais où sont donc ces gens qui auraient cassé le mobilier et qui pourraient aujourd'hui expliquer à Hazan, pour commencer, que s'il y a quelque chose qu'on est certain de ne pas être libre de quitter, c'est bien la race ? Elle est même faite pour ça, la race, pour assigner chacun définitivement, en deçà de chaque histoire et de chaque devenir, à une lignée, un sang, une détermination essentielle, préalable à l'existence. On considère d'ailleurs en général qu'elle vient poursuivre le sens du *gens* latin, de la lignée. Elle se fixe et s'organise en système hiérarchisé avec la perspective de classification généralisée qui commence à l'époque des Lumières et se construit en système au XIX^e siècle. Dans un cas comme dans l'autre, il s'agit d'une détermination objective. Quitter sa race n'a donc pas plus de sens qu'en changer. Faire semblant de penser que race et liberté pourraient faire bon ménage est donc d'une naïveté coupable ou d'une mauvaise foi évidente.

Hazan dévoile là, innocemment, la vérité de cette supercherie de notre époque qui consiste à imposer la race en utilisant des avatars qui, en semblant la remplacer ou la désamorcer, ne font en fait qu'y mener. Dans la même logique de généralisation de la confusion, comme la race, la vraie, fait encore un peu peur (et pour cause), on va parler de « racisé » pour dire « qui ressent une assignation raciale », pour ensuite expliquer tout autre chose : les « racisés » sont en fait les « non-blancs » qu'on opposera aux « blancs ». L'ambiguïté de ces deux définitions qui s'opposent est volontairement maintenue pour (r)assurer l'idéologie, c'est sur cette manipulation politique que s'est construit ce racialisme.

Alors, ce « ressenti » de racisation, on est libre de le quitter, ou pas ? A quel point colle-t-il à la peau ? Du « ressenti », on passe, sans vergogne ni transition, à *l'assignation*. Le même genre de processus d'une rare malhonnêteté intellectuelle pré-

side à l'usage hypocrite des « races sociales » qui remplaceraient les races biologiques. Peut-on donc vraiment changer de « race sociale » ? La même éthique du flou permet, en ayant l'air de débiologiser la race, de réifier en fait une version simplifiée et lénifiante de la question de la classe qui perd toute possible pertinence si elle devient une assignation. Mis en tract ça donne, par exemple dans l'appel à la « Marche de la dignité », « *les Arabes, les Noirs et les Blancs des quartiers* ». On sent ce vent de liberté qui s'échappe à travers tous les pores de ces désignations. La notion de race sociale ne fait que redoubler l'assignation de race par une assignation de classe en passant par un mauvais sociologisme mal dégrossi dans lequel la classe sociale est elle-même comprise comme une race.

La seule « liberté » véritablement proposée ici, on la trouve dans le livre de Bouteldja, c'est celle de « *trahir sa race* », entendue comme la possible *conversion* des Blancs à la « *pensée décoloniale* ». Attention cependant : une conversion peut en cacher une autre. « *Allahou akbar!* » nous dit d'ailleurs le dernier chapitre.

Quoi qu'en disent les contributeurs de l'entreprise racialisatrice qui sont prêts à toutes les contorsions pour trouver une respectabilité, la race sera toujours la race, et elle n'a rien à voir, aujourd'hui comme hier, ni avec la révolution ni avec la liberté. Elle en est tout le contraire.

Alors est-on bien certain que c'est pour de mauvaises raisons que ces gens d'il y a dix ans auraient cassé le mobilier ? Et aujourd'hui, n'y en aurait-il pas certains, les mêmes ou d'autres, qui seraient encore prêts à tout casser pour empêcher le retour de ce cauchemar ?